

Roumanie : les « clins d'œil » de Călin Georgescu au fascisme historique

L'extrême droite roumaine a multiplié les références plus ou moins explicites au mouvement « légionnaire » de l'entre-deux-guerres. L'historien Traian Sandu décrypte l'originalité du fascisme roumain et la manière dont sa culture s'est transmise depuis un siècle.

[Fabien Escalona](#) et [Youmni Kezzouf](#)

24 décembre 2024 à 12h40

Contrairement au nazisme ou au fascisme italien, le « légionnarisme » est très peu connu en France. Le terme désigne pourtant un mouvement de droite révolutionnaire puissant, qui s'est développé en Roumanie entre les années 1920 et 1940. Or, il est frappant de voir ce passé convoqué, parfois même commémoré, par les figures contemporaines de l'extrême droite de ce pays, en forte ascension électorale.

Mais quelle était l'originalité de cette Légion de l'archange Michel, également connue sous le nom de « Garde de Fer » ? Et qu'en est-il d'une autre personnalité revenant en grâce dans certains discours, celle du maréchal Ion Antonescu, considéré comme le « Pétain » local ? C'est pour éclaircir ces instrumentalisation mémorielles que Mediapart a interrogé l'historien Traian Sandu, professeur à l'université Sorbonne-Nouvelle.



Traian Sandu à Mediapart, le 19 décembre 2024. © Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Auteur d'un ouvrage de référence sur le sujet, *Un fascisme roumain* ([Perrin, 2014](#)), il en a décortiqué les spécificités, dans un pays beaucoup plus rural et traditionnel que l'Allemagne et l'Italie de la même époque. Selon lui, le candidat Călin Georgescu, arrivé en tête d'une élection présidentielle entre-temps annulée par la Cour constitutionnelle roumaine, en raison de soupçons d'ingérence russe, procède essentiellement à des « clins d'œil » lorsqu'il convoque ce passé.

Sans être lui-même un idéologue fasciste, Georgescu consoliderait, par ce moyen, une image antisystème payante dans un électorat excédé par la classe dirigeante, une situation socioéconomique dégradée et les risques de guerre à l'Est.

D'autres leaders se sont toutefois faits plus explicites. Quels que soient le degré réel d'adhésion ou la part de calcul, les mentions positives de la Garde de Fer ou d'Antonescu signent la persistance, à travers le siècle écoulé, d'une culture fascisante qui a été partiellement recyclée par [le chef communiste Nicolae Ceaușescu](#), auquel Traian Sandu vient justement de consacrer une biographie.

Mediapart : En Roumanie, l'extrême droite est électoralement plus forte que jamais depuis la transition démocratique. Certaines personnalités de cette famille politique ont fait l'objet de procédures pour leurs propos révisionnistes, concernant des figures de l'entre-deux-guerres et du régime qui a collaboré avec les nazis. Que cela nous dit-il de leur identité politique ?

Traian Sandu : Depuis 2015, une loi interdit l'apologie de personnalités coupables de crimes de guerre ou de génocide, ou encore la promotion de doctrines fascistes. Des références continuent à être faites, mais elles se doivent donc d'être discrètes, du moins pour les candidats qui se veulent présentables.

Diana Șoșoacă [*présidente de SOS Roumanie – ndlr*], par exemple, est poursuivie sur ces bases. Ce n'est pas le cas de Călin Georgescu. Celui-ci vient d'une gauche écologiste, voire sociale-démocrate, puisqu'il avait fréquenté le champion de cette famille, Ion Iliescu, lorsque celui-ci avait été réélu président du pays en 2000, précisément contre un candidat d'extrême droite.

Călin Georgescu a bien mobilisé le terreau nationaliste historique, mais de façon suffisamment subliminale. Avec un objectif essentiel : rappeler à l'opinion qu'il est un marginal du système politique actuel, dominé par les élites proeuropéennes et pro-Otan. Il en appelle à toutes celles et ceux qui pensent que la Roumanie n'a pas été gagnante de l'élargissement de l'Europe néolibérale à l'Est, devenue une périphérie impériale.

[Les légionnaires] développaient la vision d'une Roumanie arrachée de sa ruralité et de son orthodoxie, bottée et casquée d'acier, hyper virile et surtout impérialiste.

Pour l'historien, une chose est frappante dans les usages contemporains du fascisme historique : la référence à Corneliu Codreanu, le fondateur du Mouvement légionnaire, se mélange souvent à la référence à Ion Antonescu, le « Pétain roumain ». C'est assez audacieux, dans la mesure où Antonescu, qui était un réactionnaire de droite mais pas un fasciste, a réprimé la Garde de Fer.

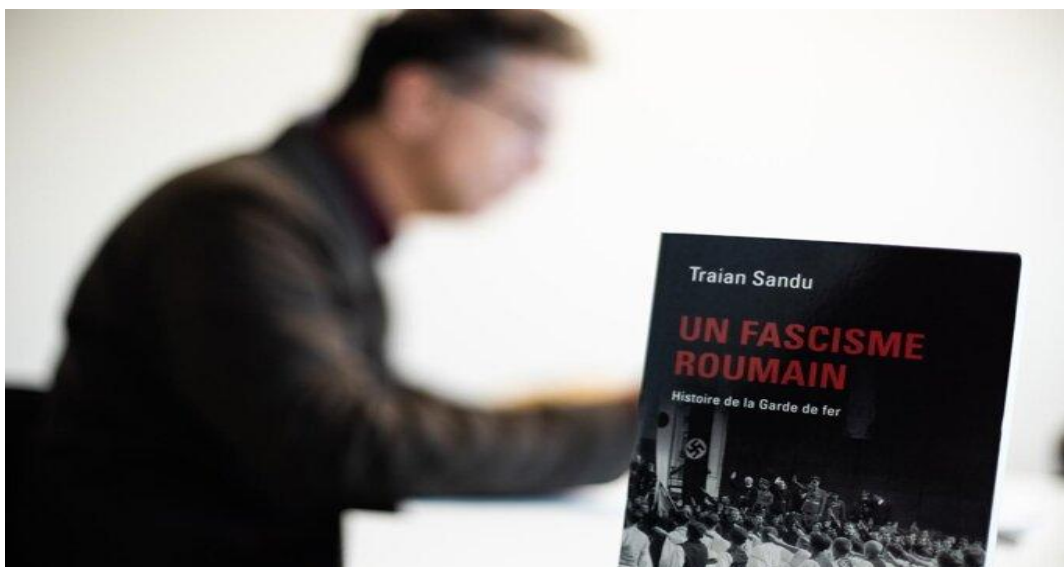
Dans l'imaginaire des Roumains, ce mélange fonctionne en fait comme une référence anticomuniste. Mais là encore, ça se complique quand on sait que Ceaușescu a fait sortir de prison des membres du Mouvement légionnaire, et les a utilisés pour bâtir sa synthèse nationale-communiste, qui lui a servi de légitimation face à Moscou.

En quoi la Légion de Codreanu était-elle fasciste, et pas juste un nationalisme parmi d'autres ?

Ce qui la distinguait, c'était le caractère contestataire, révolutionnaire et violent de ce mouvement qui s'inscrivait contre la société bourgeoise. Son objectif était de renverser la classe politique dominée par les nationaux-libéraux. Ceux-ci étaient au pouvoir depuis la fin du XIX^e siècle, et apparaissaient triomphants après leurs succès diplomatiques de 1918, qui leur ont permis d'annexer la Transylvanie et la Bessarabie (l'actuelle Moldavie).

Les légionnaires voulaient ajouter un supplément d'âme à cette société plutôt stable, à travers un modernisme et un ultranationalisme qui n'était pas défensif mais agressif. Tout en se disant ruralistes et en portant des chemises vertes, ils voulaient en fait conduire une industrialisation massive de la Roumanie. Et tout en faisant référence à l'orthodoxie, ils souhaitaient instaurer ce que les spécialistes du fascisme appellent une « religion politique », tendue vers l'avènement d'un homme nouveau.

Leur conception de la nation n'était théoriquement pas fondée sur la biologie comme chez Hitler, mais bon nombre de cadres de la Garde de Fer se rapprochaient d'une définition ethnique de la nation. L'écrivain Cioran en était proche, qui développait la vision d'une Roumanie arrachée à sa ruralité et son orthodoxie, bottée et casquée d'acier, hyper virile et surtout impérialiste.



© Photo Sébastien Calvet / Mediapart

Ce dernier point est important, car les fascistes n'étaient pas uniquement des ultranationalistes se musclant dans leur coin, quitte à opprimer les minorités du pays, comme les Hongrois et les Juifs. Ils avaient l'intention de déborder des frontières de la Roumanie, vers les Balkans où résidaient des populations latinophones parlant une langue plus ou moins proche du roumain ; et d'agresser l'Union soviétique, en raison d'un anticomunisme viscéral.

Vous pointez que la variante roumaine du fascisme s'est développée de manière originale par rapport aux cas italien et allemand, qui sont les plus connus. En quoi était-elle différente ?

À la manière des fascismes hongrois des Croix fléchées, ou croate des Oustachis, le fascisme roumain était à la fois plus ruraliste et plus religieux, dans le sens où il faisait référence à la religion traditionnelle, alors que Mussolini était athée et qu'on attribue à Hitler des croyances païennes ou orientales. Aujourd'hui encore, 45 % de la population roumaine est rurale, et la religiosité reste le marqueur du retour à une identité roumaine ancrée dans l'orthodoxie et une certaine ruralité.

La vraie contradiction du fascisme roumain, qui a signé son échec, c'est qu'il essayait de mobiliser une population rurale difficilement mobilisable, car plutôt traditionnelle et obéissante aux pouvoirs en place, que ce soit celui du roi, de la religion installée ou des notabilités locales. Un parti antisystème, révolutionnaire de droite, rencontrait dans ce contexte beaucoup d'obstacles. Il a d'ailleurs échoué contre le roi, qui a fini par faire assassiner son chef Corneliu Codreanu ; puis contre le maréchal Antonescu, qui a écarté la Garde de fer après une tentative de putsch de cette dernière.

Codreanu a été assassiné en prison en 1938. Deux ans plus tard, son successeur Horia Sima a pactisé avec le maréchal Ion Antonescu pour fonder un « État national-légionnaire ». Quelle a été la nature de cet État ? Et quelles étaient les différences entre les deux hommes ?

Après le pacte germano-soviétique, Hitler a démembré la grande Roumanie. Les Hongrois ont pris la Transylvanie du Nord, Staline a pris la Bessarabie. Il fallait que quelqu'un assume cette énorme défaite. Face au roi Carol, s'est alors présenté Ion Antonescu, un militaire qui avait critiqué le monarque pour sa corruption. Son problème était cependant qu'aucun parti démocratique ne le soutenait. Il avait besoin d'un mouvement de masse, ce que lui ont fourni les légionnaires désormais dirigés par Sima.

C'est ainsi qu'est advenu un [« État national-légionnaire »](#), qui n'a cependant pas pu fonctionner. C'est un peu comme si vous cherchiez à mélanger l'eau et l'huile : d'un côté, Antonescu était quelqu'un qui voulait l'ordre et la tranquillité sociale ; de l'autre, les fascistes révolutionnaires passaient leur temps à agiter la rue et à contester le pouvoir. La dyarchie Antonescu/Simia était dysfonctionnelle, et le premier a fini par se débarrasser de la Garde de Fer.

[Lorsque] Georgescu est apparu dans une vidéo à cheval, tout le monde y a vu une référence à Poutine, mais c'est surtout [au leader fasciste] Codreanu que l'image renvoyait.

Vous nous disiez que Georgescu a fait des clins d'œil discrets au fascisme historique. Comment s'y est-il pris ?

Cela ne passe pas vraiment par le contenu propre de son programme. Celui-ci traduit en effet un positionnement de type « poujadiste de gauche », avec une attention particulière accordée aux petits propriétaires, commerçants, artisans roumains, et une volonté affichée de protéger le travail roumain de la domination du grand capital occidental. Une dimension écologiste est aussi présente, ce qui répond au fait que le pays a été marqué par de grandes catastrophes, notamment à cause de l'industrie minière qui a fortement pollué les eaux roumaines.

En revanche, deux clins d'œil sont évidents. Le premier est le nom de l'association à laquelle est adossé le site sur lequel on trouve le programme de Georgescu. Il s'agit de La Terre des ancêtres (*Pământul strămoșesc*), qui est le titre d'un journal historique du mouvement légionnaire. Les gens cultivés savent ce qu'il en est. Le deuxième, c'est lorsque Georgescu, 62 ans, sportif, est apparu [dans une vidéo à cheval](#). Dans le monde occidental, tout le monde y a vu une référence à Poutine, mais c'est surtout à Codreanu que l'image renvoyait.

Pour mobiliser la population rurale, dans les années 1920 et 1930, Codreanu faisait lui aussi des clins d'œil, en l'occurrence à la figure traditionnelle du prince charmant. Il apparaissait en costume blanc sur un cheval blanc, accompagné de sa bande de légionnaires, eux-mêmes en chemise blanche ou verte, avec une plume au chapeau, comme dans les contes. Quand Georgescu déambule et se fait filmer dans une mise en scène similaire, il convoque évidemment cette mémoire, même s'il a noyé le poisson lorsqu'un journaliste roumain l'a interrogé sur ses références à la télévision.

Qu'en est-il des autres figures politiques de l'extrême droite ?

Chez George Simion, le leader d'AUR, les références sont plus explicites. Le parti compte d'ailleurs un universitaire spécialiste du fascisme dans ses rangs. Il fait partie des cadres et sait de quoi il s'agit. Mais AUR s'est acclimaté au système politique roumain et s'est finalement embourgeoisé, ce qui l'amène à plus de prudence ces derniers temps.

Du côté de SOS Roumanie, Diana Șoșoacă est très explicite dans ses références, et même trop explicite : c'est pour cette raison qu'elle s'est fait exclure du parti AUR. Une fois écartée de la course à l'élection présidentielle, cette année, elle est carrément allée se recueillir à l'endroit où a été assassiné Codreanu, s'adonnant à une manifestation commémorative. C'est un peu comme si, en France, quelqu'un était allé sur le tombeau de [Jacques Doriot](#).

[Fabien Escalona](#) et [Youmni Kezzouf](#)